

# Contes fantastiques du Jura bernois

Autor(en): **Surdez, Jules**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **39 (1941-1942)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-113722>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Contes fantastiques du Jura bernois

par JULES SURDEZ, Berne.

Sous l'irrésistible effort du progrès, les vieilles coutumes, les contes, les légendes et plus encore, le patois des ancêtres, disparaissent partout. Ainsi s'en vont toutes choses qui donnent à chaque région son originalité, son cachet spécial et sa vie particulière. La Réforme sapa impitoyablement le vieux langage ancestral et la Révolution française lui donna, ici et là, le coup de grâce.

Le parler paysan s'est depuis longtemps éteint dans la partie protestante du Jura bernois, mais il a survécu dans les districts de Porrentruy, des Franches Montagnes, de Delémont et dans les communes catholiques de celui de Moutier (Cortine et Val Terbi). Depuis la Guerre mondiale de 1914—1918, le patois se montre encore assez vivace, en certains lieux, et les vieilles chansons patoises ont un regain de vogue. Une pièce comique, en parler local, figure souvent dans les programmes des représentations théâtrales villageoises. Sous les auspices de la *Société d'Emulation*, un prêtre a fait jouer naguère, à Porrentruy, une comédie patoise et un jeu d'Henri Ghéon, traduit en dialecte de la Basse Ajoie. Les *Actes de la Société d'Emulation* ont déjà publié une *Pièce salée*, écrite jadis par un caustique tabellion et découverte par M. Lucien Lièvre, un de nos bons patoisants, *Catherinette*, une comédie en vers de J. Surdez et, tout récemment, la *Lettre de Bonfol*, de A. Biétrix, présentée par le Dr G. Amweg.

On parle encore 4 patois principaux dans le Jura septentrional: le «taignon», dans l'ancienne Montagne des Bois (à Saignelégier, les Breuleux, le Noirmont, les Bois etc.); le «vâdais», dans la Vallée (à Delémont, Glovelier etc.), la Cortine (Lajoux, les Genevez etc.) et le Val Terbi (Vicques, Mervelier etc.); l'«aidjolat», dans le pays de Porrentruy (à Porrentruy, Cornol, Bonfol, Chevenez etc.) et enfin le patois des Clos-du-Doubs (à St-Ursanne, Epauvillers, Soubey etc.). Ce sont là les grandes divisions mais le dialecte d'une région n'est pas le même partout. C'est ainsi que dans le pays de Porrentruy, par exemple, les patois de la Haute Ajoie (Damvant etc.), de la Basse Ajoie (Courtemaîche, Bonfol etc.) et de la Baroche (Charmoille, Cornol etc.) présentent de sensibles différences. La limite des patois jurassiens n'est point

rigoureuse, la frontière linguistique ne possède pas le tracé net d'un plan cadastral, ainsi que le fait aussi observer M. J. Risse pour les parlars paysans fribourgeois. Les propriétés chevauchent les unes sur les autres. La séparation d'un dialecte avec son voisin s'opère parfois strictement mais en bien des cas par transitions, nuances, tons fondus. De plus on trouve, ici et là, des îlots ayant leur idiome, leurs termes particuliers, leur accent propre, qui varient même parfois d'un quartier à l'autre d'une grande localité. Toutefois, le fonds de nos patois jurassiens est à peu de chose près le même et la différence réside surtout dans la prononciation. Comme le parler paysan des Clos-du-Doubs est ma langue maternelle et que, grâce à mes aïeux et aux lieux où j'ai séjourné, je possède les autres patois jurassiens, j'y suis profondément attaché ainsi qu'aux vieilles traditions. En devenant correspondant du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, en recueillant les contes, les récits facétieux, les proverbes et dictons, les coutumes, les croyances, les vieilles chansons, je n'ai point voulu essayer d'entraver l'œuvre graduelle et inéluctable d'effacement et d'usure, mais de fixer quelque peu le souvenir de cette vie qui meurt. Comme les autres patoisants de notre petite patrie jurassienne j'ai rêvé de contribuer, selon mes faibles moyens, à sauver de la disparition totale et peut-être de l'oubli la langue de nos aïeux. C'est dans le même but que je commence ici la publication d'un premier choix de 40 contes fantastiques recueillis dans des régions que n'avait point explorées le regretté folkloriste Arthur Rossat. Ces contes, que l'on nomme «fôles» en Ajoie ou «triôles» à la Montagne des Bois, sont l'équivalent des récits merveilleux de «ma mère l'Oye» ou de ceux révélés par les frères Grimm. Ce ne sont donc point les récits facétieux où la malice populaire attribue aux bonnes gens de Bonfol ou du Peuchapatte les exploits les plus abracadabrants. (J'en ai recueilli plus d'une centaine ne figurant pas dans la *Lettre de Bonfol* citée plus haut et qui seront également publiés dans les *Archives*.) Ce ne sont pas non plus des récits légendaires mais, comme le fait remarquer A. Rossat, si les passages comiques et burlesques ne manquent pas non plus dans les «fôles», l'élément surnaturel y domine en général. Il est d'ailleurs difficile d'établir une ligne de démarcation exacte entre les contes, les légendes et les récits facétieux. Je ne veux point répéter ce que dit Rossat

de l'étymologie probable du mot «fôle». Je ferai seulement observer que si le féminin de «fô», (fou) dans nos patois, est «dôbe», son dérivé «fôloyie» signifie divaguer, délirer. Dans l'un ou l'autre patois du Territoire de Belfort une «fôlie» est un conte plaisant, une gaudriole et le féminin de «fô» est «fôle».

Les «fôles» que je publie à mon tour se répartissent ainsi: 10 en patois ajoulot, qui me furent contées par mon beau-père, Guillaume Macquat, né à Bonfol en 1833, et son épouse, Marie Macquat-Faivre, née à Courtemaîche en 1840; 9 en patois de la Vallée, contées par mon grand-père, Xavier Chappuis, né à Mervelier en 1829, et par ma mère, Marie Surdez-Chappuis, née à Undervelier en 1861; 10 en patois franc-montagnard, contées par Justin Joly, né aux Bois en 1849, et Henri Genin, né aux Bois en 1851; 11 en patois des Clos-du-Doubs, contées par Célestin Choulat, né à Ocourt, en 1839, et Arnould Willemin, un malicieux bossu, né à Epauvillers en 1831. Il va de soi que je ne publie ici aucune des 6 «fôles» que j'avais communiquées jadis à Arthur Rossat ni aucune de celles qui se trouvent dans des cahiers cédés à la Bibliothèque de la Ville de Berne.

J'ai transcrit les contes fantastiques tels qu'ils tombèrent de la bouche de vieux patoisants, dont le dialecte de leur contrée était la langue habituelle, sans aucune retouche, en élaguant toutefois nombre de fastidieux «et puis, ou bien, mais, alors, comme cela, fut dit fut fait, ma foi c'est bon, il faut vous dire, il n'est pas de dire, etc.». On verra qu'il en reste encore suffisamment.

Comme je donne une traduction littérale du patois, je traduis fidèlement aussi les expressions crues, qui n'offensaient pas, jadis, les plus chastes oreilles, parce qu'elles faisaient partie du langage journalier. Je ne révèle par contre aucun des nombreux contes grivois que j'ai pu recueillir.

De nos jours, on ne conte plus guère de «fôles» que dans quelques hameaux isolés des montagnes. Ce n'était pas encore le cas, il y a quelque cinquante ans, lorsque je recueillais les contes fantastiques qu'on va lire. Une vingtaine de vieillards, de différentes régions du Jura catholique, m'ont conté obligeamment, dans leur patois, des dizaines de «fôles» ou de «triôles» mais trop souvent aussi des lambeaux de contes seulement. Chaque conteur modifie naturellement à son gré le récit. La *Triôle di Pétét Pueçat*, recueillie au Cerneux-Godat, diffère

sensiblement de la *Recontate di Petét Peúcat*, qui me fut contée à Ocourt, ou de la *Fôle di Puecetat* qui se racontait à Miécourt. Les conteurs font entrer dans leur «reconte» les coutumes du pays. Bien souvent le lieu de l'action a été placé chez nous. Des termes du cru, des noms de lieux-dits, y ont remplacé les vocables étrangers, des passages entiers retraçant des scènes de mœurs locales y ont été ajoutés.

Comme les chansons, les contes appartenaient à un groupe restreint de familles qui ne les disaient pas volontiers, quand on les leur demandait, surtout si le solliciteur était un étranger.

Une chose qui a frappé le folkloriste c'est que les contes ne s'implantent pas aisément partout mais demandent un terrain et un climat particuliers. C'est le cas, semble-t-il, de certains îlots de l'Ajoie, de la Vallée, de la Montagne et des Clos-du-Doubs.

Le lecteur qui ne pourra en lire la transcription patoise comprendra difficilement ce que les «fôles» renferment d'attachant, de charme et de gaîté. Le talent du conteur, son entrain, sa malice, contribuent grandement au succès du conte fantastique. Il fait mieux ressortir le coloris de l'expression, le pittoresque de l'image, la hardiesse de la métaphore, avec une verve tour à tour grave ou railleuse, qui lui donne une saveur et un charme exquis. Nous répétons après Rossat que si quelques-uns de ces récits peuvent paraître trop libres et trop inconvenants à d'aucuns, les grossièretés en cause n'ont pas la même portée qu'en français, car le patois se soucie plus de l'à-propos que de la convenance de ses expressions.

J'aurais pu employer un système de notation phonétique des patois — du *Glossaire*, par exemple, qui m'est familier — mais j'ai préféré les transcrire et les noter, dans la mesure du possible, comme le français. Je pense que le lecteur aimera mieux, comme moi, que *tchin*, champ, et *tchin*, chant, soient orthographiés, conformément à leur étymologie, *tchaimp* et *tchaint*, plutôt que phonétiquement.

Dans ma notation, l'accent circonflexe indique toujours une voyelle simple ou composée longue; è = e ouvert; é = e fermé; e = e muet; œu = eu ouvert. Les nasales sont *an*, *in*, *ain*, *ein*; *în*, *un*, sont les nasales pures de *i* et *u*; *oun* ou *on* est la nasale pure de *ou*; *oi* = *ouè*. Les consonnes ont la même valeur qu'en français; *gn* et *ny* = *n* mouillé; *y* = médiopalatale sourde (allemand *ja*); *sh* = médiopalatale sourde (allemand *ich*) indique un son particulier aux patois ajoulot et «vâdais».

### Fôle des doux colons.

E y aivaît, enne fois, di cheins de Baïle, in bouebe que lues dgens aivînt aidé lessie vaguê pai le velaidge et le vésenè et que s'en allé, in bé djoué, rôlê sai bosse pai les pays.

Ma foi, ç'ât bon. E n'allé pon trap mâ taint que lai patissye<sup>1)</sup> ne feut pon tot dégonche. Enne fois qu'èl aivaît se faim, que lai pé de sai painse était côle ai ceulle di dôs, èl en feut pou allê pètlê enne golée de pain viês in pôre véyat, que s'étchâdaïve â sorolle devant son heûs.

«Te ne saïs pon, bouebe», qu'y diét le bon véye, «è te fât demorê d'aivô moi; i veux bîn que t'en serés pou maindgie de temps ai âtre di bracun<sup>2)</sup> mains te vois qu'on n'en mue pon. Ai paît enne tchievre ai ayue, doues dgelennes ai sentre s'elles aint ue, ci tchœutchelat ai picœutchie et ç'ti brétcheuyon<sup>3)</sup> de tchaimp ai vongnie, te n'airés vouere qu'ai bredjegnîe<sup>4)</sup>. Ah! i rébiôs, et peus tchaind le biê seré bîntôt maivu te vouéterés que les ôsés ne venièssînt tot bacqué les

### «Fôle» des deux pigeons.

Il y avait, une fois, du côté de Bâle, un garçon (jeune homme) que leurs gens (ses parents) avaient toujours laissé errer sans surveillance par le voisinage et qui s'en alla, un beau jour, rouler sa bosse par les pays.

Ma foi, c'est bon. Il (cela) n'alla pas trop mal tant que la vessie ne fut pas toute dégonflée. Une fois qu'il avait si faim, que la peau de sa panse était collée (*côle* attr. ou adj.) à celle du dos, il en fut pour aller mendier une bouchée (goulée) de pain vers un pauvre petit vieux, qui se chauffait au soleil devant son huis.

«Tu ne sais pas, garçon», que lui dit le bon vieux, «il te faut rester (d')avec moi; je veux bien que tu en seras pour manger de temps à autre du «bracun», mais tu vois qu'on n'en meurt pas. A part une chèvre à soigner, deux poules à sentir si elles ont œuf, ce jardinet à piocher et ce «brétcheuyon» de champ à ensemer, tu n'auras guère qu'à «bredjenyie», et puis quand le blé sera bientôt mûr, tu

<sup>1)</sup> Vessie de porc servant de bourse. — <sup>2)</sup> Etoupe grossière de chanvre, aliments grossiers. — <sup>3)</sup> Petit morceau, petit coin de terre; de *brétche*, s. f. morceau, éclat, «brique». — <sup>4)</sup> Faire des riens.

guenés et me ne léssint que les guenattes. Ô, bouebe, nôs dgens (que le bon Due aye lues aîmes!) m'aint aidé dit qu'è s'y veut baîti, ci, in bé tchéte, s'i ne maindge que di pain de ci cârat, djinque tchhind que le raincoillat me paré!

Dâs tchhind qu'i vîns véye, les ôsés me maindgeant quâsi tot mai vongne. Le diaîle, c'ât qu'on n'en voit janmais un aiprés, di soraille yevaint â soraille meûssaint. C'en dêt être des ôsés de neût<sup>1)</sup> cman les dgenouetches. Tus les gaîdges qu'i botte pou passie s'endreméssant dje devaint lai mieneût. Se te t'en peux tirie meux que yos et que les ôsés — vou les mairâdous — me lessint prou de guenés<sup>2)</sup> pou faire doue troues fouennées, te me veux puè hertê et demorê dains in tchéte, cman le chire des Ués. — Et peus, s'è se ne baîtât pon, i airais aidé son bacu», que se musé le bouebe, «sai tchievre et ses dgelennes, â mouns s'elles ne sont pe crevées».

Tchhind que lai sanne le preniét, aiprés lai mieneût, è s'allé aissetê<sup>3)</sup> le tchu dedains enne fremiere. Vôs se musés bîn qu'èl aivaît prou ai frouingnie, ai se graittê, tchhind qu'èl

surveilleras que les oiseaux ne viennent tout becqueter les grains et ne me laissent que les «guenattes». Oui, garçon, nos gens (que le bon Dieu ait leurs âmes!) m'ont toujours dit qu'il s'y veut bâtir, ici, un beau château, si je ne mange que du pain de ce petit coin de terre (lopin), jusque quand (que) le râle (de l'agonie) me prendra.

Depuis quand (que) je deviens vieux, les oiseaux me mangent quasi tout mon grain. Le diable c'est qu'on n'en voit jamais un après, du soleil levant au soleil couchant. Ce doit être des oiseaux de nuit<sup>4)</sup> comme les sorcières. Tous les gardes que je mets pour faire le guet s'endorment déjà devant (avant) la minuit. Si tu t'en peux tirer mieux qu'eux et que les oiseaux — ou les maraudeurs — me laissent assez de grains pour faire deux trois fournées, tu me veux pouvoir hériter et demeurer dans un château, comme le sire d'Asuel. — Et puis, s'il se ne bâtit pas, j'aurai toujours sa cahute», que se «musa» le jeune homme, «sa chèvre et ses poules, au moins si elles ne sont pas crevées».

<sup>1)</sup> Des noctambules. — <sup>2)</sup> Grain, noyau, pépin; *guenie*, grenier; *guenê*, donner de la graine; *guenê*, égrener; *guenattes*, baies de sorbier, etc. graines de rebut pour les poules; *des guenats* (C. du D.), s. m. p. *de lai guenatte*, s. f. (Les Bois) *gueunelière*, centre d'un fruit. — <sup>3)</sup> Ou: *setê*.

eut enne frœuguenèe de fremis dedains ses haillons, pou puè faire in sanne.

Tot lai neût èl ôyét bin les tchiattes hieutchie et les tchaimpenattes des roudges bêtes soinnê, paï câres et coinnats<sup>1)</sup>, mains pon in ôsé ne veniét â biê. Sus le maitin, èl ôyét loucoulê emmé le tchaimp. Çoli y é chafê que les colons étint les laïrres et peus qu'ès ne s'aimoinnaïvint qu'ai lai pitiatte di djoué. Pou les faire ai se révoulê è se bottét ai chôtrê cman enne aye ai quoue fouértchie<sup>2)</sup>. Doux bés petéts colons, lai femelle, biaintche cman lai noi, et le maïle, noi cman de lai seûtche<sup>3)</sup>, s'allennent botê ai djoué<sup>4)</sup> enson le tué.

E les airait aissannê bin aïse ai côps de pierres — c'était in rude airœutchou — mains tchaint qu'è les ôyét djâsê è voidjé le rœutchet, qu'èl aivaît dje dains lai main. «Ci pôre bouebe», que diaît le biainc colon â noi, «è se ne muse vouere que s'è ne veut pon mœuri, lai neût que vînt, è y fârait allê repare, dedôs le Peut-Rœutchet<sup>5)</sup>, l'ue de noire dgerenne, que le Graind-Bat vînt de covê».

Quand (que) le sommeil le prit, après la minuit, il s'alla asseoir, le cul dedans une fourmilière. Vous «se» musez bien qu'il avait assez à remuer (dans ses vêtements), à se gratter, quand (qu')il eut une fourgonnée de fourmis dedans ses habits, pour pouvoir faire un somme.

Toute la nuit il ouït bien les chouettes hululer et les clochettes du bétail à cornes sonner par coins et recoins, mais pas un oiseau ne vint au blé. Sur le matin, il ouït roucouler au milieu du champ. Cela lui a indiqué (appris) que les pigeons étaient les larrons et puis qu'ils ne s'amenaient qu'à la «piquette» du jour. Pour les faire (à) se renvoler il se mit à siffler comme une aigle à queue fourchue. Deux beaux petits pigeons, la femelle, blanche comme la neige, et le mâle, noir comme de la suie, s'allèrent bouter «à jour» enson la cheminée.

Il les aurait assommés bien aisément à coups de pierres — c'était un fameux lanceur de cailloux — mais quand (qu')il les ouït parler il garda le caillou qu'il avait déjà dans la main. «Ce pauvre garçon», que dit le blanc pigeon au noir,

<sup>1)</sup> En tous lieux. — <sup>2)</sup> Le milan, ou: *mâlôsé*, ou: *Osé des dgeleennes*, oiseau maléfique, oiseau des poules, aigle à queue fourchue. — <sup>3)</sup> Ou: *de lai sue, de lai chue*, suivant les lieux. — <sup>4)</sup> Jucher. — <sup>5)</sup> Le Vilain-Rocher, sur lequel Satan s'asseyait durant le sabat.



Le bouebe eut bin tchœûsin de ne ren dire à véyat de ço qu'èl aivaît vu et ôyi ai lai pitiatte di djoué, se ce n'ât qu'èl aivaît fait ai se révoulê doux l'ôsés, que tchudînt veni ai son biê. «Laiyou ât-ce qu'ât le Peut-Rœutchet»? qu'è-z-y demaindé. «Lai-dedôs, viês lai Grôsse-Empouese», mains ç'ât in yue que les braîves dgens ne s'y trînnant pon. — I n'y veux pon non pus allê. — I me le muse prou».

Aissetôt que son maître fessét son méde<sup>1)</sup>, aiprés avoi nounnê, le bouebe fuét pare l'ue covê pai le bat, dedôs le Peut-Rœutchet. Le saing y preniet le toué tchaind qu'è voyét, à long des crœutches d'ue, enne souetche de bête qu'aivaît lai tête, le cô et les païttes d'in pou, les âles d'enne aye, d'aivô des œîls tot le laîrdge de son coue de serpent. Devaint d'avoi aivu le temps de tchainpê ses œîls qu'épluînt, dechus ces di bouebe, elle s'était révisê dedains l'âve d'in laidiet et peus était tchoi roide mouetche. S'elle aivaît révisê le bouebe en premie è serait aivu tuê eman pai in cōp de toinnerre. Le

«il ne se muse guère que s'il ne veut pas mourir, la nuit qui vient, il lui faudrait aller reprendre, dessous le «Peut-Rœutchet», l'œuf de poule noire, que le Grand-Bot (crapaud) vient de couver»...

Le garçon eut bien soin de ne rien dire au petit vieux de ce qu'il avait vu et ouï à la «piquette» du jour, si ce n'est qu'il avait fait à se (r)envoler deux «l'»oiseaux, qui «cui-daient» venir à son blé. «Là où est-ce qu'est le «Peut-Rœutchet»? qu'il lui demanda. «Là-dessous, vers le Grand-Emposieu, mais c'est un lieu où les braves gens ne s'y traînent pas. — Je n'y veux pas non plus aller. — Je «me» le pense assez».

Aussitôt que son maître fit sa méridienne, après avoir dîné, le garçon courut (fuit) prendre l'œuf couvé par le bot, dessous le «Peut-Rœutchet». Le sang lui prit le tour quand (qu'il vit, au long des coquilles d'œuf, une sorte de bête qui avait la tête, le cou et les pattes d'un coq, les ailes d'un aigle, (d')avec des yeux tout le large de son corps de serpent. Devant d'avoir eu le temps de jeter ses yeux, qui étincelaient, dessus ceux du garçon, elle s'était regardée dedans l'eau d'une flaque et puis était tombée raide morte. Si elle avait regardé le garçon en premier (d'abord), il «serait» été tué

<sup>1)</sup> Sa méridienne.

bouebe preniét les dous grôs l'œils de lai tête, qu'étint dus eman di voirre, et peus tchaimpé le Baïsilitye â fond de l'empouese.

Le lendemain le maitin, è traqué les ôsés que tchudievint veni â biê, se ce n'ât les doux colons que se rallennent djouétchie dessus le tué tchaind qu'ès feunent repéssus. Le bouebe ôyét le noi colon que diaît â biainc: «J'aicmence de craire que, d'aivô ç'ti gaïdge, nôs vians craibin puè sâvé nôte pôre baïssate. S'è poyait<sup>1)</sup> pie allê, ç'ti soi, ai lai Sette<sup>2)</sup>, pou éteindre lai tchaindoile que le Noi-Boc potche entre les doues écouenes et qu'è pôse dessus le Peut-Rœutchet tchaind qu'ès virant le toué de lai Grôsse-Empouese.»

Le bouebe s'était dje embrue dains in dgeuneverie bin aivaint que soinnesse le derrie côp de lai mieneût. Tchaind que les saibaitous aicmencennent de tchaintê lu vouéryeri<sup>3)</sup> et de dainsie en cène, è choueché lai tchaindoile et se sâvé d'aivô ai l'ôtâ.

comme par un coup de tonnerre. Le garçon prit les deux gros «l'»yeux de la tête, qui étaient durs comme du verre, et puis jeta le Basilic au fond de l'emposieu.

Le lendemain le matin, il chassa (traqua) les oiseaux qui essayaient (cuidaient) de venir au blé, si ce n'est (sauf) les deux pigeons qui se (r)allèrent jucher sur la cheminée quand ils furent repus. Le garçon ouït le noir pigeon qui disait au blanc: «Je commence de croire que, (d')avec ce garde, nous voulons peut-être pouvoir sauver notre pauvre fille. S'il pouvait seulement aller ce soir à la «Sette», pour éteindre la chandelle que le Noir-Bouc porte entre les deux cornes et qu'il dépose dessus le «Peut-Rœutchet» quand (qu'ils) tournent le tour (autour) du Grand-Emposieu».

Le garçon s'était déjà fourré dans un genévrier bien avant que sonne le dernier coup de la minuit. Quand (que) les participants au sabat commencèrent de chanter leur «vouéryeri» et de danser en rond (cercle) il souffla la chandelle et se sauva (d')avec à la maison.

Le lendemain le matin, il ouït le blanc pigeon qui disait au noir: «Je crois que cela ne va pas mal pour notre pauvre Bisette. Voilà que le garçon a déjà les deux lanternes

<sup>1)</sup> Ou: *puait*. — <sup>2)</sup> Ou: *sabat* (diabolique). — <sup>3)</sup> Chanson de danse, ronde.

Le lendemain le maitin, èl ôyét le biainc colon que diaît à noi: «I crais que çoli ne vai pon mâ pou nôte pôre Bisatte<sup>1)</sup>. Voili que le bouebe é dje les doues laintiènes<sup>2)</sup> di Baîsilitye et lai tchaindoile di Noi-Boc. S'è saivaît pie que le Biainc-Tchevâ le veut aittendre, ç'ti soi, viês le Peut-Rœutchet.»

A derrié di lôvre le bouebe se tyissé fœûs de l'ôtâ pou allê viês lai Grôsse-Empouese. Le Biainc-Tchevâ était éttaitche pai lai bride à Peut-Rœutchet. È y sâté dessus et peus le tchevâ s'évoulé aisse vite qu'in ôsé pai dessus les noires djoux. È descendaît dedains les bés et peus aiprés remontaîve eman enne éluse dessus les hâts, en léssaint derrie lu enne raimoyainne roue. E-z-y copé quâsi in fasçon<sup>3)</sup> de crin ai lai côme et sâté bés di temps que le tchevâ s'était râté pou boire dedains lai Petéte Étaing. È s'en reveniét ai l'ôtâ bin pus taîd que les âtres neûts et peus, en repreniaint sai gaîdge, viês le câre de biê, è y sanné qu'on ôyaît loucoulé dains lai tchaîve.

(yeux) du Basilic et la chandelle du Noir-Bouc. S'il savait seulement que le Blanc-Cheval le veut attendre, ce soir, vers le «Peut-Rœutchet».

Au derrière (à la fin) de la veillée le garçon se glissa hors de la maison pour aller vers le Grand-Emposieu. Le Blanc-Cheval était attaché par la bride au «Peut-Rœutchet». Il lui sauta dessus et puis le cheval s'envola aussi vite qu'un oiseau par-dessus les noires joux (forêts). Il descendait dedans les bas et puis après remontait comme un éclair dessus les hauts, en laissant derrière lui un sillon lumineux.

Il lui coupa presque un «fasçon» de crin à la crinière et sauta bas du temps que le cheval s'était arrêté pour boire dedans le Petit Étang. Il s'en revint à la maison bien plus tard que les autres nuits et puis, en reprenant sa garde, vers le champ (coin) de blé, il lui sembla qu'on entendait roucouler dans la cave.

A la «piquette» du jour il ouît le noir pigeon qui disait au blanc: «Voilà que le garçon a coupé un écheveau de crin à la crinière du Blanc-Cheval. On dirait qu'il devine tout

<sup>1)</sup> Ici: pigeon de couleur bise. — <sup>2)</sup> *Laintiene*, (C. du D.) *laintiène*, (Les Bois). — <sup>3)</sup> Grand écheveau de fil enroulé au dévidoir puis attaché au milieu.

Ai lai pitiatte di djoué èl ôyét le noi colon que diaît à biainc: «Voili que le bouebe é copê in fasçon de crin ai lai côme di Biainc-Tchevâ. On dirait qu'è devise tot ço qu'è fât faire pou sâvê nôte pôre baïssate. Et le véye dgenouetchè que n'y voit ren que di fue et des roudges capes»!

Potchaint è se baillieve en vouedge que les épis de son biê ne sannaïvînt pus aisse bîn épiés. «Bouebe», qu'è diét in djoué ai son vâlotat, «ât-ce te montes â mouns aidé bîn lai gaïdge, qu'è me sanne que les ôsés reveniant rudement ai mon biê? — I botte aidé mon tchu dessus lai fremiere et i vôs gairaintâs que les roudges fremis me ne léssant pon chôre l'œïl enne minute . . . Qu'ât-ce qu'on ôt, tus les neûts, loucoulé dedains lai tchaïve? — Ce n'en sairait être que des colons raimies qu'aïttendant le djoué, le toué de l'ôtâ, pou veni â biê. — Ah! craibîn qu'ô».

Le lendemain le maitîn, èl ôyét le biainc colon dire â noi, enson le tué di bacu: «On dirait qu'on choueche â bouebe tot ço qu'è dait faire et peus pare. È s'ât aïtchevalê

ce qu'il faut faire pour sauver notre pauvre fille. Et le vieux sorcier qui n'y voit rien que du feu et des rouges capes»!

Pourtant il se donnait bien en garde (remarquait) que les épis de son blé ne semblaient plus aussi bien épiés. «Garçon», qu'il dit un jour à son valetton, «est-ce tu montes au moins toujours bien la garde, qu'il me semble que les oiseaux reviennent passablement à mon blé? — Je mets toujours mon cul dessus la fourmilière et je vous garantis que les rouges fourmis me ne laissent pas clore l'œïl une minute . . . Qu'est-ce qu'on ouït, toutes les nuits, roucouler dans la cave? — Ce ne saurait être que des pigeons ramiers qui attendent le jour, le tour de la maison, pour venir au blé. — Ah! peut-être que oui».

Le lendemain le matin, il ouït le blanc pigeon dire au noir, enson la cheminée de la cahute: «On dirait qu'on souffle au garçon tout ce qu'il doit faire et puis prendre. Il s'est «achevalé» dessus le Blanc-Cheval et puis il lui a coupé un «fasçon» de crin. Il ne se ménage pas, toutes les nuits, pour nous aider à sauver notre Bisette. Je sue les grosses gouttes en pensant (musant) que s'il ouït, ce soir, à la Croisée-du-Bas, résonner les sabots du Cheval-Gauvin, il se veut faire

dessus le Biainc-Tchevâ et peus è y é copê in fasçon de crin. E se ne chouene pon, tus les neûts, pou nôs édie ai sâvê nôte Bisatte. I sue les grôsses gottes en musaint que s'èl ôt, ç'ti soi, ai lai Crouesie-di-Bés, résouennê les sabats di Tchevâ-Gâvîn, è se veut faire ai aissannê aivâ les rœutches vou ai noyie dains lai Grôsse-Etaing» . . .

Aissetôt soinnê le premie cōp de lai mieneût, le bouebe s'en allé di chaimp de lai Crouesie<sup>1)</sup>. È s'était bottê di bœûtchion dedains les aroilles pou ne pus ôyi loucoulé, tot lai neût, in colon que potchaît pidie, qu'on airait quâsi dit qu'è pueraive dains lai tchaive di véye. Ç'ât pou çoli qu'è n'ôyét pon le tchevâ et qu'è ne le voyét que tchaind ç'ât qu'èl airrivé ai fond de train ai lai Crouesie-di-Bés. Le Tchevâ-Gâvîn n'avaît que lai moitié de devant di coue. Le bouebe y sâté dessus et lai bête sâté aivâ les rœutches et s'allé tchaimpê dedains lai Grôsse-Etaing. Mains è y aivaît étrôcê lai bride et puét noie djinque ai lai rive.

Tchaind qu'è reveniét monté sai gaïdge, â long di petét tchaimp de biê, è y sanné vouere airrivê le petét véye, ai-

«à» assommer aval les rochers ou «à» noyer dans la Grande-Etang . . .»

Aussitôt sonnê le premier coup de la minuit, le garçon s'en alla du côté de la Croisée. Il s'était mis de la résine dans les oreilles pour ne plus ouïr roucouler, toute la nuit, un pigeon qui portait pitié, qu'on aurait quasi dit qu'il pleurait dans la cave du vieux. C'est pour cela qu'il n'ouït pas le cheval et qu'il ne le vit que quand (c'est qu'il) arriva à fond de train à la Croisée-du-Bas. Le Cheval-Gauvin n'avait que la moitié de devant du corps. Le garçon lui sauta dessus et la bête sauta aval les roches et s'alla jeter dedans la Grande-Etang. Mais il lui avait tranché la bride et put nager jusqu'à la rive.

Quand (qu'il) revint monter sa garde, au long du petit champ de blé, il lui sembla voir arriver le petit vieux «achevalé» dessus un manche de balai, qui s'engouffra dedans la cheminée. Est-ce «c'en» serait peut-être un participant au sabat? Comme (qu'il) brouillassait, peut-être qu'il se faisait des idées et qu'il avait mal vu.

<sup>1)</sup> Croisée des chemins, carrefour.

tchevalê dessus in maindge d'écouve, que s'embrué dedains le tué. Ât-ce c'en serait des fois in saibaitou? Cman qu'è brus-sâlaîve, craibîn qu'è se fessaît des idés et qu'èl aivaît mâ vu.

«Laivou ât-ce t'étôs, ceulle neût?» qu'y demaindé son dainnè, â dédjunon. «I seus allê pissie â devaint l'heus, viês lai mieneût, et peus i n'aïs niun vu. — I me muse que c'ât tiaind qu'i aïs traquê, djinque dedains lai revenue, des téssons que se bolaîvînt dedains vôte biê. — Ah! bon.» Mains le véyat n'aivaît pon l'air trap content.

Le lendemain le maitin, èl ôyét le noi colon que diét â biainc: «Mitenaint que le bouebe é les doux grôs l'œîls di Baîsilitye, lai tchaindoile di Noi-Boc, le fasçon de crins de lai côme di Biainc-Tchevâ et lai bride di Tchevâ-Gâvin, s'èl allaîve pie ç'ti soi dedains lai Bâme de lai Rœutche Grivée<sup>1)</sup>.»

Le bouebe ne mainqué pon, tchaind que son maître feut endremi, d'allê dains ceulle bâme. Cman qu'è-z-y faissâit aisse noi que dains lai painse d'enne noire vaitche, è feut aîse d'aivoi les doux grôs l'œîls di Baîsilitye pou se chérie. «Et lai tchaindoile?» qu'y demaindé in petét l'hanne, qu'ai-

«Là où est-ce tu étais, cette nuit?» que lui demanda son maître, au déjeuner. «Je suis allé pisser au devant «l'»huis, vers la minuit, et puis je n'ai nul vu (vu personne). — Je «me» pense que c'est quand (que) j'ai chassé, jusque dedans le taillis, des blaireaux qui se roulaient dedans votre blé. — Ah! bon.» Mais le petit vieux n'avait pas l'air trop content.

Le lendemain le matin, il ouît le noir pigeon qui dit au blanc: «Maintenant que le garçon a les deux gros «l'»yeux du Basilic, la chandelle du Noir-Bouc, l'écheveau de crin de la crinière du Blanc-Cheval et la bride du Cheval-Gauvin, s'il allait seulement, ce soir, dedans la Baume de la Roche Grivée.»

Le garçon ne manqua pas, quand (que) son maître fut endormi, d'aller dans cette baume. Comme (qu')il y faisait aussi noir que dans la panse d'une vache noire, il fut aise d'avoir les deux gros «l'»yeux du Basilic pour s'éclairer. «Et la chandelle?» que lui demanda un petit «l'»homme, qui avait une longue barbe et puis une cape à mèche. «La voici. — Une chandelle est faite pour être allumée. — On l'allumera. —

<sup>1)</sup> Grivelée (?) Il y a une roche de ce nom dans la commune d'Epiqueuz.

vaît enne londge baîrbe et peus enne cape ai moétchatte<sup>1</sup>). «Lai voici. — Enne tchaindoile â faite pou être empris. — En l'emparon. — Botte-lai en sai piaice». Cman que le Noi-Boc potchaîve lai tchaindoile entre les doues écouenes, le bouebe se diét qu'è se lai daivaît aitot bottê dessus lai tête.

Le petét l'hanne le moenné dedains in bé poille qu'è y aivaît des mirous tot le laîrdge des murats. Enne petéte fanne, qu'aivaît in coué l'haillon et peus enne hâte câle<sup>2</sup>), y demaindé: «Et le façon de crin? — Le voici. — Baille-me le, qu'y te veux fascie enne lingne de pouetchou . . . Bottes-y ceulle airniere ai l'haintchat . . . Ç'ti cōp, pouetche dedains ci poue». Le bouebe tchainpé sai lingne dedains et lai retiré enne boussée aiprés. In Graippin s'y était enhaintchie. C'était enne souetche de peut l'ôsé que potchaîve paivu et qu'aivaît les paittes cman des crœutchats. «T'és lai bride»? qu'y demaindé lai fannatte. — Aye, lai voici. — Et bîn, loye ç'ti Graippin et peus moenne-le â dgenouetchè. — Ai tchu? — Ai ton daînnè» . . .

Mets-la à sa place». Comme (que)le Noir-Bouc portait la chandelle entre les deux cornes, le garçon se dit qu'il se la devait aussi bouter dessus la tête.

Le petit «l'»homme le mena dedans une belle chambre qu'il y avait des miroirs tout le large des murs. Une petite femme, qui avait une courte jupe et puis une haute caule, lui demanda: «Et l'écheveau de crins? — Le voici — Donne-le moi, que (et) je te veux tresser une ligne de pêcheur . . . «Mets-y cette araignée à l'hameçon . . . Cette fois, pêche dedans ce puits». Le garçon jeta sa ligne dedans et la retira un moment (une poussée) après. Un Grappin s'y était pris à l'hameçon. C'était une sorte de vilain «l'»oiseau qui «portait» peur et qui avait les pattes comme des crochets. «Tu as la bride»? que lui demanda la femmelette. — Oui, la voici. — Et bien, lie ce Grappin et puis mène-le au sorcier. — A qui? — A ton maître» . . .

Tout le long de la voie (du chemin), le vilain «l'»oiseau gesticulait et se débattait comme une bête ensorcelée qu'il était. Quand (qu'ils arrivèrent à la maison, le petit vieux

<sup>1</sup>) ou: *cape ai tchaircat*, cape à mèche, à gland. — <sup>2</sup>) Un bonnet (caule) tuyauté très haut.

Tot le long de lai vie, le peut l'ôsé déraimaîve et défrappaîve cman enne bête entcharoillie<sup>1)</sup> qu'èl était. Tchaind qu'èls airrivennent ai l'ôtâ, le véyat s'éтчâdaîve â soroille, devaint l'heûs. Le Graîppin se déloyé, d'enne bouenne saitchie, sâté dessus l'hanne, y enfoncé ses grîmpes dedains les fesses di tiu et peus le trinné â fond di poue di bacu.

Les doux colons, qu'éтint ai djoué dessus le tué, se diînt l'un ai l'âtre: «Se le bouebe allaîve pie vite tcheri ai lai tchaîve lai dgeaiviôle de nôte pôre Bisatte!» Ç'ât ço que ne mainqué pon d'airrivê. Le bouebe feut bîn ébâbi de vouere dains lai dgeaiviôle in pôre colon bisat, aisse maigre qu'in maigrelin pucîn.

«T'és sâvê nôte pôre baissate!» qu'y diennent les doux colons. Ton maître était in dgenouetchet que nôs aivaît tchaidgie, les trâs, en colons, poche que nôte pôre Bisatte ne le viét pon mairiê. Te peux craire s'elle viaît pare ci véye sacouenné que sentâit le saiguenè<sup>2)</sup>!»!

Dâs que le temps n'était pe' tchairdgie<sup>3)</sup> et qu'è n'élusieve pon, è baillé tot d'in còp in gros còp de toinnerre . . . Le bouebe

se chauffait au soleil, devant l'huis. Le Grappin se délia, d'une bonne secousse, sauta dessus l'homme, lui enfonça ses griffes dedans les fesses du cul et puis le traîna au fond du puits de la cahute.

Les deux pigeons, qui étaient juchés (à juc) dessus la cheminée, se disaient l'un à l'autre: «Si le garçon allait seulement vite quérir à la cave la cage de notre pauvre Bisette!» C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Le garçon fut bien ébaubi de voir dans la cage un pauvre pigeon biset, aussi maigre qu'un maigrelet poussin.

«Tu as sauvé notre pauvre fille!» que lui dirent les deux pigeons. Ton maître était un sorcier qui nous avait changés, les trois, en pigeons, parce que notre pauvre Bisette ne le voulut pas marier. Tu peux croire si elle voulait prendre ce vieux racorni qui sentait la souquenille . . . Lors même que le temps n'était pas chargé et qu'il ne faisait pas d'éclairs il «donna» tout d'un coup un grand coup de tonnerre . . . Le garçon se trouvait maintenant devant un beau château,

<sup>1)</sup> Ou: *endgenâtchie*, (C. du D.) *endgenouetchie*, (Les Bois). — <sup>2)</sup> *in haillon ensaiguenê*, un vêtement qui sent la souquenille. — <sup>3)</sup> Chargé, couvert.



se trovaîve mitenaint devaint in bé tchéte, qu'aivaît des rondes toués és quaitre câres. Le colon noi et le colon biaine étint mitenaint doues belles véyes dgens et le colon bisat enne belle djuene baïssate, qu'aivaît lai pé tcheûgrillatte et que révisaîve le djuene bouebe en sôriaint. «Se te lai veux, nôs te lai baillans», qu'y diennent yôs dgens, «te l'és bin diaingnie. — Ma foi, ce n'ât pon de refus», que yôs répondjêt le bouebe.

On fesson les naces le meînme djoué. I m'allés édie â tché. Ès m'aivînt fait ai vétre in bé bieû devaintrie en paipie. Es feunent se greingnes qu'i l'aivôs tot noichi qu'ès me fottennent le pie â tchu et qu'ès me toulennent djunque ci, m'y voici.

Conté par † Henri Genin, né aux Bois en 1851.

qui avait des tours rondes aux quatre angles. Le pigeon noir et le pigeon blanc étaient maintenant deux belles vieilles gens et le pigeon biset une belle jeune fille, qui avait la peau douce au toucher et qui regardait le jeune gars en souriant. «Si tu la veux, nous te la baillons», que lui dirent leurs gens (ses parents), «tu l'as bien gagnée. — Ma foi, ce n'est pas de refus», que leur répondit le jeune homme.

On fit les noces le même jour. Je m'allai aider à la cuisine. Ils m'avaient fait «à» vêtir un beau bleu tablier (devantier) en papier. Ils furent si irrités que je l'avais tout noirci qu'ils me flanquèrent le pied au cul et qu'ils me projetèrent jusqu'ici, m'y voici.